

laconisme tranchant — celui-là même du travailleur de force qui se méfie des beaux parleurs. Ces qualités se retrouvent jusque dans ses mémoires : nets, précis, totalement dénués de prétentions littéraires, ils n'ont ni le ton avantageux des souvenirs d'Erzberger, ni les euphémismes hypocrites du journal de Scheidemann, ni la sentimentalité paternelle des écrits d'Ebert. « Il parlait comme la hache », a dit Robespierre de Saint-Just. Ici encore c'est l'image qui convient.

Faut-il s'étonner que Noske soit devenu rapidement l'homme le plus haï d'Allemagne ? Faut-il blâmer ses adversaires de le représenter en tablier de boucher et les mains dégouttantes de sang ? « Au Prince nouveau, a écrit Machiavel, il est difficile d'éviter le nom de cruel parce que les nouveaux États sont fort périlleux. » Et il ajoute que l'idéal pour le Prince est d'être aimé et haï, « mais pour ce qu'il est difficile que les deux soient ensemble, il est beaucoup plus sûr de se faire craindre qu'aimer ».

Tout cela serait parfait si Noske était un prince ; mais il ne l'est pas, et c'est là où son personnage prend un caractère ambigu. Si l'antinomie qui oppose les principes démocratiques dont il se targue et l'esprit militariste qu'il sert a effleuré son esprit, elle ne lui a en tout cas jamais causé de troubles de conscience. Fils et petit-fils d'ouvriers et de paysans, il n'hésite pas à faire couler le sang des prolétaires, et sa récompense est suffisante quand il peut déclarer « que les plus grands noms d'Allemagne » l'ont aidé dans cette tâche. Ne voit-il donc pas que ces officiers dont il s'est fait l'auxiliaire ne le considéreront jamais comme un des leurs ? Quand son étoile déclinera, les militaires, eux aussi, se détourneront de lui. Pourtant ce sont eux qui conserveront le bénéfice de ses actes. C'est à la Reichswehr que reviendra la gloire d'avoir sauvé le pays. Lui, il restera dans l'histoire comme le fossoyeur de la révolution.

Tel est l'homme que l'État-Major a désigné pour le seconder dans ses desseins. Lorsque l'on examine son esprit de décision et son talent d'organisateur, on ne peut manquer de reconnaître que le Haut-Commandement avait su choisir un partenaire à sa taille. Son énergie dépassait de loin celle des autres membres du Cabinet. Quant à sa brutalité, tout excessive qu'elle nous paraisse, il serait injuste de la condamner sans faire la part des événements. « Quand un grand pays révolutionnaire lutte à la fois contre les factions intérieures armées et contre le monde, a dit Jaurès en parlant des Conventionnels de 1793, quand la moindre hésitation ou la moindre faute peuvent compromettre pour des siècles l'ordre nouveau, ceux qui dirigent cette entreprise immense n'ont pas le temps de rallier les dissidents, de convaincre leurs adversaires... Il faut qu'ils combattent, qu'ils agissent et pour garder intacte leur force d'action, ils demandent à la mort de faire autour d'eux l'unanimité immédiate dont ils ont besoin. »

Malgré les différences d'époque, de caractère et de doctrine, ce

parallèle est justifié par l'identité des situations. Mais à l'encontre des Conventionnels français, Noske n'était pas ce qu'il paraissait être : il croyait avoir subjugué l'armée, alors qu'il était subjugué par elle. Il se comportait en dictateur et n'était qu'un exécutant.

VIII

NAISSANCE DES PREMIERS CORPS FRANCS

« Si je voulais faire quelque chose de positif pour le rétablissement de l'ordre à Berlin, écrit Noske, il me fallait d'abord entrer rapidement en contact avec les soldats pour les reprendre en main. A la Chancellerie, j'étais handicapé par les séances de Cabinet et les réceptions de délégations. Tous les malheurs de mes collègues, au cours de ces deux derniers mois, provenaient de ce qu'ils avaient trop peu fréquenté les casernes¹. »

Dès son entrée en scène, Noske se montre tel qu'il est : un homme de plein air, actif et dynamique, que l'atmosphère des bureaux paralyse. Fidèle à son programme, il commence par se rendre, seul et sans armes, au foyer des troupes spartakistes, c'est-à-dire au Marstall où logent les matelots de la Division de la Marine populaire.

Noske — on le devine — y est fraîchement accueilli. Les marins sont encore ulcérés par la mort de leurs camarades. Mais le nouveau Commissaire de la Défense nationale ne se laisse pas démonter. Il demande à parler à Dorrenbach. Ce qu'il a à lui dire est très simple : il veillera à ce que dorénavant des incidents comme le bombardement du château ne se renouvellent plus. En revanche, il exige que les matelots exécutent ses ordres ; d'ailleurs, bon gré mal gré, il saura les y obliger. Cette première démarche, qui a pour but d'intimider les troupes révolutionnaires, ne manque pas de cranerie.

Malheureusement, Dorrenbach est absent. Noske revient à la Chancellerie sans avoir pu le voir, mais non sans avoir discuté familièrement avec quelques-uns des matelots. « C'étaient de braves garçons, écrivit-il plus tard, que l'on avait simplement pris à rebrousse-poil. » S'ils avaient su qu'à ce moment-là ils tenaient à leur merci leur adversaire le plus redoutable, ils se seraient peut-être montrés moins accommodants !

Revenu à la Chancellerie, Noske, d'accord avec le Grand État-Major, élabore un programme de réorganisation militaire et administrative, qu'il se propose d'appliquer dans les plus brefs délais.

¹ NOSKE, *Von Kiel bis Kapp*, p. 65.